

Les Apôtres partirent deux à deux, dans leur mission, ainsi que Jésus le leur commanda, et ils allèrent évangéliser la Galilée et la Judée, sans entrer dans les villes de Samarie : leur Maître resta seul, prêchant aux environs du lac de Génésareth.

XIV.

LA MORT DE JEAN-BAPTISTE.

Voici un fait qui nous permettra de voir clairement jusqu'à quel point le Christ Jésus, par sa doctrine prêchée au monde, a fait progresser l'humanité.

Personne n'ignore qu'il y a dans chaque peuple une puissance qu'on appelle : la conscience publique, résultante, on peut dire, des consciences privées. C'est elle qui est chargée d'honorer la vérité et la vertu, et aussi de flétrir l'erreur et le vice. La mesure dans laquelle elle s'acquitte de sa mission, indique chez une nation où en est sa perfection ou son imperfection : chez les sauvages la conscience publique existe à peine.

C'est que la conscience publique est formée elle-même de principes éternels, sur lesquels elle repose, et s'appuie, pour juger du bien et du mal ; pour condamner ou absoudre ; finalement, pour porter un jugement définitif sur les hommes et les choses. La conscience publique devient ainsi, comme un thermomètre, marquant le degré de chaleur morale d'un peuple.

Qu'indiquait-il donc chez le peuple où vivait Jésus ? De quelle manière la vertu y était-elle honorée et le crime flétri ? Nous allons le voir, en écoutant saint Marc.

L'Évangéliste parle d'Hérode-Antipas, fils d'Hérode-le-Grand meurtrier des saints Innocents. Ce prince, tétrarque de la Galilée, avait épousé en premières noces la fille d'Arétas, roi d'Arabie ; il la répudia, pour prendre comme épouse Hérodiade, femme de son frère Philippe. Il habitait un château qu'il avait fait construire, non loin du lac, dans la ville de Tibériade, ainsi nommée par Antipas, en l'honneur de l'empereur Tibère, son protecteur.

« C'est le même Hérode, dit saint Marc, qui ayant envoyé saisir Jean, le retint, chargé de fers dans une prison, à cause d'Hérodiade, femme de Philippe, son frère, que lui avait épousée ; parce que Jean disait à Hérode : Il ne vous est point permis d'avoir la femme de votre frère. » (VI, 17, 18.)

La prison dont parle l'Évangéliste, se trouvait à *Machéronte*, château situé au delà du Jourdain, dans la tribu de Ruben. C'est là que se trouvait Hérode pour célébrer le jour anniversaire de sa naissance, avec ses courtisans, ses officiers et les nobles de la Galilée.

« Cependant Hérodiade tendant des pièges à Jean cherchait à le faire périr, et elle ne le pouvait. Car Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, et il le gardait, et il se conduisait en beaucoup de choses d'après ses avis, et il l'écoutait volontiers. Mais le moment favorable arriva : Hérode, le jour de sa naissance, donna un festin aux grands de sa cour, et aux tribuns, et aux principaux de la Galilée. Or, la fille d'Hérodiade étant entrée, dansa devant Hérode, et lui plut tellement et à ceux qui étaient à table avec lui, que le roi dit à la jeune fille : Demandez-moi ce que vous voulez, et je vous le donnerai. Et il ajouta avec serment : Tout ce que vous demanderez, je vous le donnerai, fût-ce la moitié de mon royaume. Lorsqu'elle

fut sortie, elle dit à sa mère : Que demanderai-je ? Sa mère répondit : La tête de Jean-Baptiste. Et étant revenue aussitôt, en grande hâte, vers le roi, elle dit à sa demande : Je veux que vous me donniez à l'instant même, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. Le roi fut contristé ; mais à cause de son serment, et de la présence de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la refuser. Ayant donc envoyé un de ses gardes, il ordonna qu'on apportât la tête de Jean dans un bassin ; et le garde le décapita dans sa prison. Et, apportant la tête dans un bassin, il la donna à la jeune fille, et la jeune fille la donna à sa mère. Les disciples de Jean l'ayant su, vinrent prendre son corps, et le mirent dans un tombeau. » (Marc vi, 17-29.)

Voilà les mœurs de ce temps-là. C'est vrai, cette femme adultère, Hérodiade, se venge cruellement d'être traversée dans ses amours coupables par Jean, et pareille vengeance a pu se rencontrer ailleurs. Toutefois, ce sang-froid dans la cruauté est particulier à cette femme. Sa fille est digne d'elle. Mais ce qui dépasse tout, c'est la conduite d'Hérode et de tous ses convives. Ce prince regarde Jean comme un juste, et pour plaire à une danseuse qui l'a charmé par des danses lubriques, importées sans doute de Rome païenne, il fait tuer cruellement un homme, qu'il traitait en ami ! Il commet ce crime, parce qu'il a fait un serment coupable à une danseuse, et pour n'être pas blâmé par ses convives ! Ils sont donc tous aussi criminels, aussi cruels, aussi avides de carnage et de sang, les uns que les autres, puisque pas un d'eux n'élève la voix pour demander grâce en faveur de la victime.

Et si parmi eux, il en est quelqu'un, qui, au fond du cœur, blâme ces atrocités, celui-là n'a pas le courage de se montrer, et pousse la lâcheté jusqu'à se taire !

Au dehors, on apprendra bientôt ce fait : que fera-

t-on ? Que dira-t-on ? Rien que nous sachions. On rapporte seulement, et c'est saint Jérôme qui l'affirme : qu'Hérodiade insulta au chef de Jean, et que tirant une épingle, dont elle se servait pour attacher ses cheveux, elle en perça la langue du Précurseur de Jésus-Christ.

Encore une fois : voilà les mœurs de cette époque, et telle était la conscience publique de ce pays : muette en face de pareils forfaits. Il ne faut point parler de tribunaux : Hérode-le-Grand avait pu massacrer la troupe des saints Innocents, sans même qu'Auguste y trouvât à redire ; pourquoi Antipas aurait-il rencontré devant lui des juges ?

Seulement la justice du ciel ne tarda pas à le frapper. La tête ensanglantée de Jean-Baptiste lui apparaissait partout, et lorsqu'on vint bientôt à lui parler de Jésus, il s'imagina, dit l'Évangile, que c'était Jean ressuscité.

Vaincu par Arétas, Hérode fut exilé avec Hérodiade, dans les Gaules ; puis en Espagne, où ils moururent misérablement.

Le Christianisme a bien changé le monde, et grâce à ses efforts, nous en sommes à nous demander comment la société, au temps d'Antipas et d'Hérode-le-Grand, pouvait impunément se livrer à de tels caprices et à de pareilles cruautés, de sang-froid ; comment il se faisait qu'il y eût au sein de ce peuple absence complète de conscience publique, et si grande liberté pour le vice de se montrer hardiment en public.

Concluons que pour faire du monde païen, et même du peuple juif, le monde chrétien, il a fallu une puissance surhumaine, l'intervention d'un Dieu, celle du Christ sauveur, à qui soient gloire et amour à jamais !

XV.

LE REPOS ET LA VIE.

« Cependant, dit saint Marc, les Apôtres étant revenus auprès de Jésus, lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Et il leur dit : Venez à l'écart en un lieu désert, et reposez-vous un peu. Car une si grande multitude allait et venait, qu'ils n'avaient pas même le temps de manger. » (vi, 30, 31.)

Qu'est-ce donc que le repos ?

« Il y a deux sortes de repos, dit saint Thomas d'Aquin : l'un consiste dans la cessation de toute œuvre, l'autre dans l'accomplissement du désir. » (P. I., Q. 83, art. 2.)

Le repos est donc la joie que l'on goûte dans l'accomplissement d'un désir. Lorsque nous aurons terminé, ici-bas, tous nos travaux, et que nous quitterons ce monde, si nous avons désiré Dieu, nous verrons notre désir s'accomplir : il se donnera à nous ; nous jouirons de lui, et nous goûterons en lui un repos parfait, éternel par conséquent.

« De même, dit le docteur angélique, que Dieu se repose en lui seul, et est heureux en jouissant de lui-même, la seule jouissance de Dieu nous rend heureux. Et ainsi faut-il nous reposer en lui de ses œuvres et des nôtres. » (Ibid.)

Notre-Seigneur offrait à ses Apôtres ce double repos : ils allaient cesser un moment leurs travaux, et

se reposer en Dieu, en se reposant auprès de lui, Fils de Dieu, et Dieu comme son Père.

« Montant dans une barque, ils se retirèrent à l'écart, en un lieu désert. Mais on les vit partir, et beaucoup le surent ; en sorte qu'on y accourut à pied de toutes les villes, et l'on arriva avant eux. Aussi Jésus, sortant de la barque, vit une grande multitude, et il en eut compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis sans pasteur ; et il commença à leur enseigner beaucoup de choses. » (Marc vi, 32-34.)

A leur tour, ces pauvres gens, avides de voir et d'entendre Jésus, se reposèrent auprès de lui, et goûtèrent la joie, dont les âmes sont remplies, lorsque Dieu les nourrit de sa parole, de son Verbe.

Le point où Jésus avait abordé portait aussi le nom de Bethsaïde, comme le village voisin de Capharnaüm. Il était situé sur la rive orientale du lac, dans la tétrararchie de Philippe, en Iturée. Ce prince avait transformé cette bourgade en une ville, qu'il nomma Julias, du nom de Julie, fille d'Auguste, comme Antipas avait appelé celle qu'il avait bâtie sur la rive opposée : Tibériade, du nom de l'empereur Tibère. De vastes solitudes désertes s'étendaient de ce côté, et c'est au penchant des collines qui les bornent, que Jésus s'était retiré avec ses Apôtres ; c'est là que la multitude se rendit, en passant par l'endroit où le Jourdain verse ses eaux dans le lac ; là que Jésus, toujours bon et miséricordieux comme l'est un Dieu, leur parla.

Saint Marc, qui écrivait sous la dictée de Pierre, en même temps que de l'Esprit-Saint, continue le récit de ce grand événement en ces termes : « Lorsque le jour était déjà fort avancé, ses disciples s'approchèrent disant : Ce lieu est désert, et il est déjà bien tard. Renvoyez-les, afin qu'ils aillent aux environs, dans les métrairies et les villages, s'acheter de quoi manger. Mais

il leur répondit : Donnez-leur vous-même à manger. Ils lui répartirent : Irons-nous acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger ? Alors il leur demanda : Combien avez-vous de pains ? allez et voyez. Et lorsqu'ils eurent regardé, ils dirent : Cinq et deux poissons. Et il leur ordonna de les faire tous asseoir en diverses troupes, les unes de cent personnes, les autres de cinquante. Et Jésus, prenant les cinq pains, et les deux poissons, leva les yeux au ciel, et les bénit ; puis il rompit les pains, et les donna à ses disciples pour les mettre devant la multitude ; et il partagea entre tous les deux poissons. Et tous mangèrent et furent rassasiés. Et on emporta les restes, douze paniers pleins de morceaux, et ce qui restait des poissons. Or, ceux qui mangeaient étaient au nombre de cinq mille hommes. » (Marc vi, 35-44.)

Image admirable de l'Eucharistie, où s'opère la multiplication du pain, qui n'est autre que le Corps sacré du Christ, symbolisé par le poisson, en grec *ιχθυσ*, anagramme de Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Jésus voyait devant lui, puisque l'avenir lui est connu, les phalanges de ses fidèles enfants groupées dans nos églises, pour y communier. Et il disait à ses Apôtres, après avoir béni les pains et les poissons, en levant les yeux au ciel : Distribuez-les, n'est-ce point, par avance, la Messe que nous célébrons, symbolisée aux rives du lac de Génésareth ? N'est-ce pas déjà l'image de la Cène, célébrée au Cénacle ? Comme l'âme du Sauveur, toute remplie de la pensée de l'institution eucharistique, dut tressaillir, en contemplant les âmes ferventes qui viendraient à lui, dans la suite des siècles ! en voyant aussi Judas, et tous les profanateurs de ses divins mystères !

« Aussitôt, continue saint Marc, Jésus fit monter ses disciples dans la barque, afin qu'ils le précédassent

à l'autre bord, vers Bethsaïde, pendant qu'il renverrait le peuple. Et après qu'il l'eut renvoyé, il s'en alla sur la montagne pour prier. » (Marc vi, 45, 46.)

A la vue du Sauveur priant pour nous donner l'exemple, on songe à l'action de grâces que tout chrétien doit offrir à Jésus-Christ, après l'avoir reçu dans la communion.

« Le soir venu, la barque était au milieu de la mer, et Jésus seul à terre. Et, voyant ses disciples ramer avec une grande peine, parce que le vent leur était contraire, vers la quatrième veille de la nuit, il vint à eux, marchant sur la mer, et il voulait les devancer. Mais eux, dès qu'ils l'aperçurent marchant sur la mer, crurent que c'était un fantôme, et jetèrent des cris : car tous le virent et furent troublés. Et aussitôt il leur parla, et leur dit : Rassurez-vous, c'est moi ; ne craignez point. Et il monta avec eux dans la barque, et le vent cessa ; ce qui augmenta encore davantage en eux l'étonnement. Car ils n'eurent pas l'intelligence, au sujet des pains, parce que leur cœur était aveugle. » (Ibid. 47-52.)

Saint Matthieu a bien décrit cette nuit sombre et orageuse, pendant laquelle les Apôtres embarqués sans Jésus furent exposés aux vents et à la furie de la mer, jusqu'au péril de leur vie. « Cependant la barque était poussée çà et là par les flots au milieu de la mer ; car le vent était contraire. Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux marchant sur la mer. Et, le voyant marcher sur la mer, ils se troublèrent et dirent : C'est un fantôme. Et ils poussèrent des cris de frayeur. Mais aussitôt Jésus leur parla, disant : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas. Pierre répondit : Seigneur, si c'est vous, commandez-moi de venir à vous sur les eaux. Et Jésus dit : Viens. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur les eaux pour venir à Jésus. Mais

voyant la violence du vent, il eut peur ; et comme il commençait à enfoncer, il cria, disant : Seigneur, sauvez-moi ! Aussitôt Jésus étendant la main, le prit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté. Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque, s'approchèrent de lui, et ils l'adorèrent disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » (Matth. xiv, 24 - 33.)

Nous parlions de repos, tout-à-l'heure, et Jésus voulait le donner à ses Apôtres, à la foule, à tous. C'est pourquoi, il leur avait parlé du royaume de Dieu, où le repos abonde, parce que là, on se repose en Dieu pour toujours.

Pauvre âme humaine ! Tu es semblable, au sein de tes agitations diverses, à cette barque des Apôtres, agitée par le vent et la mer. Tu as beau multiplier tes efforts, et ramer contre les flots ameutés de tes passions en révolte, tu n'arriveras pas au repos. Appelle Jésus : Jésus n'est ni un fantôme, ni un mythe. Il entrera dans ton âme, barque en détresse, et aussitôt la paix se fera en toi, et autour de toi, en l'entendant murmurer à l'oreille de ton cœur : Rassure-toi, c'est moi ; ne crains rien. Que d'âmes connaissent ces choses, et cette voix ! Mais aussi que de sourds et que d'aveugles, qui n'ont pas l'intelligence au sujet des pains, parce que leur cœur est aveuglé par les nuages des passions ! Saint Jean ajoute, en parlant de la foule qui avait mangé le pain miraculeux : « Or, ces hommes, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : Celui-ci est véritablement le prophète qui doit venir. » (vi, 14.)

Qu'est-ce que la vie ?

La vie, pour l'homme consiste dans l'union : union du corps avec l'âme, et de l'âme avec Dieu.

Tant que le corps demeure uni à l'âme, il a le mouvement, plus ou moins apparent, qui distingue les êtres vivants : *vita in motu* : la vie est dans le mouvement.

Tant que l'âme est unie à Dieu, elle se meut vers lui ; elle reçoit de lui la vie de son intelligence et de sa volonté, par la connaissance et l'amour de la vérité divine.

Au contraire, le corps cesse de vivre, quand il est séparé de son âme ; et l'âme est dans un état de mort spirituelle, quand elle se sépare de Dieu, quoique son existence continue, puisque Dieu l'a faite immortelle.

La vie, c'est l'union : cette définition peut s'appliquer à tous les êtres composés, comme la famille, les associations, les communautés, les peuples : leur division, c'est leur mort : Tout royaume divisé en lui-même périra, a dit la vérité faite homme.

De sorte que par le désir ; nous aspirons à Dieu. Dans l'accomplissement de ce désir, nous trouvons le repos, c'est-à-dire la joie en Dieu ; et dans l'union continuée de notre âme avec Dieu, nous trouvons la vie.

Remarquons que tout être vivant a besoin d'un aliment, d'un pain, pour soutenir la vie qui lui est propre, et que cet aliment doit être de même nature que lui.

Le corps humain, matériel de sa nature, ne trouve la vie que dans son union avec la matière qui est faite par le Créateur pour son service et son alimentation : cessez de nourrir votre corps, il s'affaiblit et il meurt.

Est-ce que l'âme, être vivant, est exempte de la loi universelle que nous venons de signaler ? Peut-elle vivre sans pain ? Non ; elle aussi réclame sa nourriture.

La trouve-t-elle dans ce qui lui est inférieur : la matière ? C'est impossible, puisque la matière n'est pas de

même nature que l'âme ; celle-ci étant spirituelle. Où donc est l'aliment de l'âme ?

Nous l'avons dit : c'est Dieu, et Dieu seul, qui donne le repos et la vie à tous les esprits créés, à toutes les intelligences, à toutes les volontés, par un rayon de lui-même réfléchi sur les âmes, comme le soleil, par son rayonnement, éclaire, chauffe, et rend la terre, féconde.

Ainsi la terre est faite pour l'homme, et l'homme pour Dieu.

Au ciel, les esprits célestes trouvent en Dieu leur vie. Ils le contemplent et ils l'aiment, dans toute la puissance de leur double faculté de comprendre et d'aimer. Ils sont pleinement satisfaits ou rassasiés dans leurs désirs infinis de lumière et d'amour ; mais cette faim et cette soif, toujours renaissantes, au lieu de leur apporter des fatigues, multiplie leur repos et leur vie.

Tel sera le sort des hommes au ciel ; ils verront Dieu face à face, tel qu'il est : *sicuti est*, dit saint Paul, et Dieu sera leur vie.

Cette union parfaite n'est pas de ce monde, aussi n'y a-t-il pas sur la terre de repos parfait, ni d'union parfaite, ni de bonheur parfait.

Ceci posé, disons que par son Incarnation le Fils de Dieu s'est uni à l'humanité en général ; par sa présence dans les pays qu'il a habités, il s'est uni aux peuples qui l'ont vu et entendu ; par sa parole, il nous a fait connaître Dieu lui-même : Père, Fils et Saint-Esprit, et cette connaissance est pour notre âme, la vie, et la vie éternelle. « *Hæc est vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* : La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » (Jean XVII, 3.)

On peut définir la foi, dit saint Thomas d'Aquin :

La vie éternelle commencée sur la terre. En effet, par la foi, notre âme commence à voir et à contempler Dieu.

Est-ce là que Dieu a borné son union avec nous, et aussi notre vie sur la terre ? Non, il a reculé les bornes de son amour pour les pauvres âmes, ses filles bien-aimées ; il a voulu se donner à chacune d'elles, s'unir à elles, individuellement, et contracter avec notre âme comme un mariage mystérieux, où il se donne à elle, et elle à Lui ; union si noble, si pure, si parfaite, qu'elle devient l'idéal de toutes les autres, et fait envie, en quelque manière, aux Anges du ciel. Cette union sans pareille, que l'imagination de l'homme n'aurait jamais ambitionnée, ni même rêvée, c'est la *Communion*, qui veut dire union commune de chaque âme avec Dieu, dans la personne de Jésus-Christ, l'aliment, pain, et vie de tous ceux qui veulent le recevoir dans le sacrement de l'Eucharistie, dont, à Capharnaüm, il fit la promesse, en termes clairs et formels, au point d'effrayer ceux qui l'entendaient. Ce mystère d'amour mérite bien, que nous rapportions ici le passage de l'Évangile, qui commence à l'annoncer au monde.

XVI.

LE PAIN DE VIE.

Saint Jean, après avoir dit que les Apôtres eurent peur, en voyant Jésus marcher sur les eaux, ajoute : « Mais il leur dit : C'est moi, ne craignez pas. Ils voulurent donc le prendre dans leur barque, et aussitôt la